

La fille du gouvernement — L'école des arts domestiques
« La transmission du savoir dans les arts textiles et l'artisanat »

Célyne Rouleau

Volume 14, Number 2, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11375ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rouleau, C. (2008). La fille du gouvernement — L'école des arts domestiques :
« La transmission du savoir dans les arts textiles et l'artisanat ». *Histoire
Québec*, 14(2), 23–27.

La fille du gouvernement – L'école des arts domestiques

« La transmission du savoir dans les arts textiles et l'artisanat »

par Célyne Rouleau, Saint-Laurent-de-l'Île-d'Orléans,
retraîtée du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec

Madame Célyne Rouleau est retraitée du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, elle vit à Saint-Laurent-de-l'Île-d'Orléans. Madame Rouleau compte 35 ans de service au MAPAQ, dont 15 ans à vulgariser les techniques de confection de vêtements et de tricot. Elle a également œuvré 18 ans dans la région de Trois-Rivières, à titre de conseillère en consommation alimentaire et de support à l'application des divers programmes du même ministère.

Transmission de mères en filles

Au Québec, à la fin du XIX^e siècle, toutes les fermes pratiquent une agriculture de subsistance visant l'autosuffisance, et la famille est une entité économique. Pour satisfaire ses besoins les plus élémentaires, la famille met à contribution tous les bras et les talents à sa disposition. Faute d'argent, le troc et l'entraide sont de rigueur.

Bon nombre de fermiers élèvent quelques moutons et cultivent du lin et du chanvre pour permettre la confection de vêtements pour la famille et renouveler le linge de maison. Les tâches sont bien réparties dans ce microcosme. La tonte des moutons, c'est l'affaire des hommes. Les toisons sont remises aux femmes de la maison pour qu'elles procèdent à la transformation subséquente, à savoir : le lavage, le cardage, le filage, la teinture et la confection. Il en est de même pour les fibres végétales. Le lin est une plante aux fleurs d'un bleu vif durant l'été. À maturité, celle-ci livre des graines à resse-

mer, et sa tige recèle des filaments à décortiquer. Le chanvre est l'ancêtre du « pot », grandement modifié pour ce nouvel usage. Pour libérer leurs filaments, ces deux plantes nécessitent des transformations semblables : le rouissage, le broyage, le teillage ou écorçage. Ces opérations s'effectuent généralement par corvée. Les coopératives et les entreprises privées

prennent ensuite la relève et remplacent des fermiers plus ou moins bien outillés. Les heures que les jeunes filles passent à apprendre le cardage et le filage sont autant d'heures soustraites à leur rêverie. Par contre, la teinture, le tissage et la confection offrent de meilleures occasions de développer leur créativité et leurs tâches futures.



Le travail domestique relié au textile. Évocation d'un intérieur d'époque dans le cadre de l'exposition : Le textile : de l'artisanat à la confection industrielle, du 12 septembre au 8 novembre 2006. (Source : Société d'art et d'histoire de Beauport)

Témoin et collaboratrice de tous ces travaux, chaque fille découvre ses goûts et aptitudes pour ces opérations dont la pratique enjolive les demeures. D'une famille à l'autre, on échange des outils tels le rouet ou le métier à tisser contre des services comme la couture et le raccommodage des vêtements d'une maisonnée dont les membres manquent de temps ou d'habileté. Certaines filles gagnent quelques sous en se rendant dans des familles pour y mettre à jour la garde-robe de la saison.

On fait « du neuf avec du vieux » pour habiller grands et petits. On donne une seconde vie aux lainages défraîchis en les « échiffant ». La bourre qui en résulte devient de nouvelles fibres à tricoter, à tisser ou à crocheter. Les poches vides de farine et de sucre, bien lavées, font de coquets vêtements ou encore du linge de maison.

L'avènement du train rend possible la confection de vêtements à domicile pour le commerce. Des mains agiles peuvent en tirer un revenu d'appoint pour la famille.

Les mères n'ont de cesse de préparer leurs filles à la bonne tenue de la maison en vue de leur mariage. Malgré tout, elles souhaitent pour elles une vie moins harassante que la leur.

Rôle de l'État

Le principal rôle de l'État est alors de mettre en place des mécanismes d'aide au progrès



Divers échantillons reliés aux travaux manuels se rattachant au textile. Exemples de confection d'éléments utilitaires et décoratifs. (Source: Société d'art et d'histoire de Beauport)

du peuple et de l'économie sur son territoire.

Au début du XIX^e siècle, la torpeur de l'économie québécoise entraîne l'exode vers les états américains limitrophes de bon nombre de familles en quête d'une vie meilleure. Les usines de textiles y sont florissantes, et la main d'œuvre y fait cruellement défaut. Le gouvernement du Québec donne donc un sérieux coup de barre susceptible de juguler cette hémorragie. Comme ce sont les femmes qui éduquent les enfants qui forment notre société, des initiatives visant à valoriser leur travail au foyer et dans leur milieu sont mises en place. Ainsi, le revenu familial devrait s'améliorer, et les campagnes, être capables de retenir leur population.

Le ministère de l'Agriculture du Québec constitue le principal

véhicule des intentions du gouvernement. La Division de l'économie rurale du Ministère, par l'entremise des agronomes de districts, encourage les femmes à commencer un petit élevage à la ferme, à cultiver et à transformer des fibres textiles aux fins de tissage et de confection, et à développer de petites entreprises ou commerces domestiques. Les services de conseillères ou techniciennes sont mis à leur disposition pour renforcer les compétences. Parallèlement, les établissements d'enseignement sont subventionnés pour offrir des cours ménagers agricoles ajoutés à leur programme. C'est la naissance des écoles ménagères.

En janvier 1915, deux agronomes, MM. Alphonse Désilets et Georges Bouchard, fondent le premier Cercle de fermières à Chicoutimi. Ceux de Roberval,

Champlain et Saint-Agapit voient le jour la même année. Au fil des ans, les Cercles s'étendent à la grandeur de la province. Le ministère de l'Agriculture fournit alors des services de secrétariat, de visiteuses et de techniciennes, ainsi que des revues.

L'éveil des femmes, autant rurales qu'urbaines, a vite mis en évidence la pénurie de techniciennes compétentes. Qu'à cela ne tienne! Sous la direction de M. Oscar Bériau, le ministère de l'Agriculture ouvre, en 1930, l'École des arts paysans. Former des professeurs en tissage et en transformation des fibres textiles constitue sa priorité. Peu après, l'École des arts paysans devient l'École des arts domestiques, véritable pépinière de techniciennes itinérantes répondant aux demandes rurales de la province.

Dans les multiples petites entreprises domestiques, l'artisanat textile, aidé par des expositions se déroulant à divers niveaux, gagne en créativité et en qualité. Dès 1941, les meilleures pièces de nos artisans commencent à circuler au Canada puis à l'étranger, et contribuent à l'essor du tourisme.

Profitant d'un nombre croissant de diplômées des Écoles ménagères et des Instituts familiaux, le Département de l'instruction publique en embauche pour donner des cours aux adultes dans les villes. Il offre des cours d'été pour adolescentes dans certaines écoles régionales, en plus d'étendre son action jusque dans les terrains de jeux urbains.



Divers outils artisanaux anciens de transformation du textile ainsi que différents exemples de produits confectionnés à la main. (Source : Société d'art et d'histoire de Beauport)

Lors de l'avènement du ministère de l'Éducation, en 1969, les professeurs du Département joignent le système scolaire au niveau secondaire, puis à l'éducation aux adultes, là où ce service devient disponible.

Pour fournir les usines québécoises de textiles en personnel qualifié, la formation est offerte à l'École des textiles de Saint-Hyacinthe. Celle-ci se transforme en cégep par suite de l'effondrement de cette industrie chez nous.

Dans les années 1940 et 1950, le ministère de la Colonisation utilise aussi des visiteuses pour aider les colonies à s'établir solidement.

Soucieux des besoins relatifs à l'économie rurale, le ministère de l'Agriculture a toujours fourni, sur demande, des brochures ou feuillets techniques ou promotionnels sur des sujets

relevant de sa compétence. Le tourbillon de la mode aidant, bon nombre de ces publications sont encore disponibles.

À la fin des années 1960, la régionalisation des ministères et la création de celui de l'Éducation changent la donne. Le ministère de l'Agriculture décide d'intégrer ses techniciennes dans ses bureaux régionaux, à titre de conseillères en économie familiale. Celles-ci peuvent compter sur une formation sur mesure, ainsi que des rencontres fréquentes pour s'ajuster plus facilement à la nouveauté de la tâche. Dix-huit techniciennes relèvent ce nouveau défi. Les cinq ou six autres demeurent à Québec jusqu'à leur retraite pour répondre aux demandes habituelles (à l'exception de la prestation de cours) qui ne cessent d'affluer.

L'héritage des techniciennes en économie domestique

Le service des arts domestiques

Nous avons souligné le grand intérêt que portait le ministère de l'Agriculture du Québec à la gent féminine et à ses œuvres. Dix ans après la fondation des premiers Cercles de fermières en 1915, l'effectif de cette association frise les 6000 membres réparties dans 90 municipalités. En 1922, sept techniciennes et visiteuses sillonnent la province pour tenter de répondre aux demandes de toute nature; autant dire « mission impossible »!

Le ministère de l'Agriculture du Québec désire profiter de l'élan provoqué par ce grand essor et instaure, en 1926, la Division des arts domestiques. La direction en est confiée à M. Alphonse Désilets, jusqu'alors directeur des Cercles de fermières. Puis, en 1930, il autorise l'ouverture de l'École des arts domestiques, dont le directeur est M. Oscar Bériau, chimiste de carrière.

Dans un premier temps, cette nouvelle école, sise à l'ouest du Manège militaire sur la rue Grande-Allée, à Québec, spécialise des techniciennes et des enseignantes des Écoles ménagères en transformation des fibres textiles, en filage, en teinture et en tissage domestique. Parallèlement, pour hâter la transmission des techniques de base, M. Bériau invite les Cercles de fermières à déléguer une représentante pour suivre un cours abrégé.

En 1942, alors que la crise économique des années 1930 vient à peine de se terminer, l'École des arts domestiques compte sur 25 techniciennes pour donner des cours selon la spécialité de chacune : couture, cuisine, tissage, crochetage, tricot, chapellerie, broderie et tissage aux doigts (le fléché). Cette drôle d'école loge la direction, le secrétariat, les deux dessinatrices de patrons ou de modèles d'artisanat, les deux rédactrices de la revue *Terre et Foyer*, les trois chefs de section et, occasionnellement, les deux visiteuses des Cercles de fermières.

Pour ses premiers cours, la jeune recrue est initiée par une ou deux compagnes chevronnées. Ensuite, elle part, son itinéraire en mains, pour un mois ou plus à destination d'un village où sa venue est annoncée. On attend avec anxiété et curiosité « la fille du gouvernement ». Comme elle voyage en transport public, son outillage pour les cours et ses bagages personnels doivent la suivre ou la précéder selon le cas. Une fois qu'elle est rendue à destination, quelqu'un est chargé de l'accueillir et de la conduire à la résidence prévue : maison privée, presbytère ou hôtel de campagne, si disponible. Chaque cours s'étale sur une ou deux semaines, de quatre jours, à raison de quatre heures et demie (4h30) quotidiennement. Elle doit s'accommoder au nombre de personnes présentes, à leur disponibilité (partie du cours le matin ou le soir) et au local fourni.

L'été n'est aucunement la saison des vacances. On y met surtout l'accent sur les jeunes filles qui s'initient aux travaux domestiques dans des écoles régionales offrant ce service. C'est aussi le temps des expositions, de divers niveaux, où les services de techniciennes sont requis pour effectuer le jugement des articles. En effet, une fois une technique apprise et maîtrisée, les élèves ont tôt fait de personnaliser leurs œuvres au gré de leurs talents. Les expositions sont alors des lieux rêvés pour admirer l'artisanat de toute matière, et voir la technique gagner en qualité. Il s'agit là d'une activité gratifiante pour les enseignantes!

L'École des arts domestiques compte dans ses rangs deux visiteuses des Cercles de fermières : M^{mes} Liliane Labelle et Marguerite Fortin. Leur rôle est d'initier les femmes à la tenue des livres, et de préciser le sujet d'étude de chaque année avec le conseil provincial pour ensuite disséminer cette information à tous les niveaux de l'association des Cercles de fermières. Bref, de s'assurer que leur orientation et leurs actions soient cohérentes. Pour ce faire, ces femmes ne lésinent pas sur le travail ni le millage! M^{me} Fortin avoue parcourir avec l'automobile fournie par le Ministère, entre 1951 et 1968, en moyenne 15 000 milles par année. Si, depuis 1915, les Cercles de fermières ont survécu et progressé jusqu'à l'autonomie actuelle de l'association, c'est grâce au dévouement, à la clairvoyance et à l'honnête contribution de ces deux visiteuses.

Avec la régionalisation des ministères en 1968, la vie des techniciennes change radicalement. En effet, ces travailleuses itinérantes, aux tâches bien rodées sont désormais confinées à un territoire, demeurent assises derrière un bureau et font partie d'une équipe d'hommes. Ce sont maintenant des conseillères en économie familiale, des agents de changement du mode de consommation des familles. Il s'agit pour elles d'un retour à leur formation initiale, avantageusement mise à jour par des cours sur mesure. Chacune fait sa place au gré de ses talents et de ses habiletés; d'abord, en répondant aux demandes du milieu puis en présentant des projets mis de l'avant par le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec.

Les champs d'activité de ces conseillères en économie familiale sont nombreux et diversifiés : ateliers d'économie et de saine alimentation; promotion de produits locaux ou nationaux; concertation en vue de l'introduction de nouvelles cultures; conseils touchant la présentation des fruits et légumes locaux en vente directe (kiosque

en bordure des routes); collaboration aux expositions régionales d'artisanat; responsabilité pour le concours « Villes, villages et campagnes fleuris »; concertation en vue de la reconnaissance des femmes collaboratrices à la ferme; initiation des consommatrices au système international de mesures; instauration du tourisme en milieu rural, etc. Jusqu'à leur retraite respective, ces techniciennes ont donné le meilleur d'elles-mêmes, conscientes d'avoir contribué au progrès social et économique du Québec.

La continuité dans la transmission du savoir

Au ^{xx}^e siècle, on voit s'épanouir au Québec l'artisanat traditionnel et de tout genre. Les Cercles de fermières, par l'entremise de leurs membres spécialisées, conservent nos traditions artisanales. Certaines petites entreprises familiales opèrent leur commerce depuis plus de 70 ans.

Déjà, dans les années 1950 et 1960, M. Lucien Desmarais incite nos grands couturiers à incorporer des tissus domestiques dans leurs collections. On voit alors des boutiques exclu-

sives se développer sous cette impulsion et des artisanes chevronnées réaliser des commandes particulières, et ce, à longeur d'année.

La créativité éclate sous l'influence de certains cégeps et de certaines universités. Les uns forment des stylistes du vêtement qui font carrière; les autres mélangent des matières pour confectionner des articles de création inusités. La mode du recyclage donne naissance à un nouveau *look*.

Le Salon des métiers d'art, le Salon Plein art et les salons qui se tiennent dans les régions témoignent de l'évolution dans ce secteur. Les touristes étrangers et le commerce électronique aidant, on trouve des chefs-d'œuvre québécois dans des maisons aux quatre coins de la planète.

Issues des Écoles ménagères et appuyées par les divers gouvernements, les techniciennes des arts domestiques ont raison d'être fières de leur intervention à la base de cet important secteur économique et culturel.

Remerciements

M^{me} Nellie Bois, Entrevue sur les souvenirs de sa carrière

M^{me} Irène Caron, Collaboration aux recherches

M^{me} Jacqueline Ouellet-Coulombe, Collaboration aux recherches

M^{me} Rose-Hélène Coulombe, Collaboration aux recherches

M^{me} Marguerite Fortin-Lortie, Entrevue sur les souvenirs de sa carrière

M^{me} Anne Lafond, Collaboration aux recherches, Centre de documentation

Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ)

M^{me} Suzanne Delisle

M^{me} Renée Vaillancourt-Lauzière, auteure

M^{me} Suzanne Delisle, Révision et mise en page des textes

NDLR

Ce texte est le troisième et dernier de la série sur les arts textiles au Québec. Vous trouverez les précédents aux Volumes 12 numéro 3, 2007 (La transmission du savoir dans les arts textiles et l'artisanat) et Volume 13 numéro 2, 2007 (« Du coton à la soie, enseignez-moi ma sœur... »).



Mesdames Célyne Rouleau, Nicole Lizotte et Jeannine Cornellier, lors d'une conférence offerte le 25 octobre 2006.
(Source : Société d'art et d'histoire de Beauport)